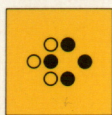


Prince et Léonardours

Mathieu Lindon

Roman illustrations de Gérard Bitton



P.O.L



Prince
et Léonardours

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LE LIVRE DE JIM COURAGE

Mathieu Lindon

Prince
et Léonardours

roman

illustrations de Gérard Bitton

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

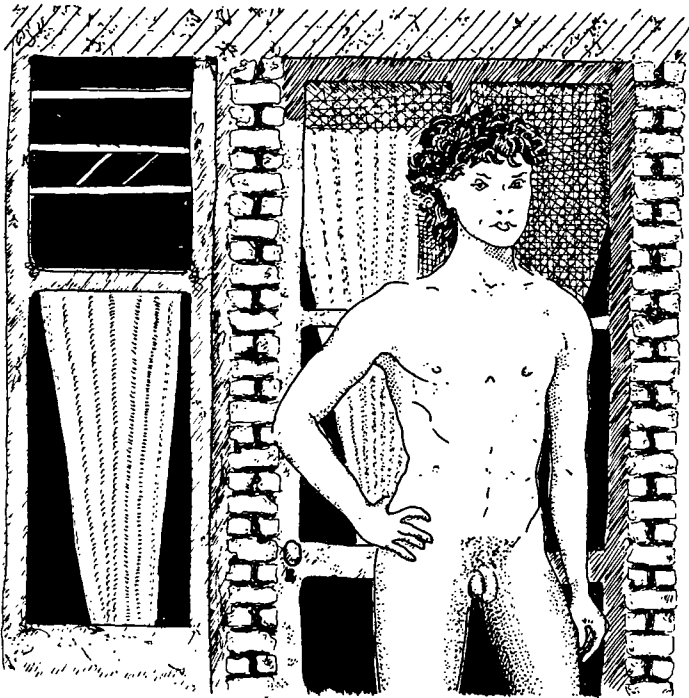
© P.O.L éditeur
ISBN 2-86-744-075-0

Pour Gérard

Première partie : Séparés

1

C'est un ennemi rencontré pendant la guerre. Il frappe à la porte de Requin jardin, la maison dans la plaine où Prince est couché avec son amoureux. Malgré l'arrivée du soldat, Prince réembrasse son amant, le caresse encore mille fois, fouille de nouveau son corps — puis va ouvrir. Il est nu, des poils gluants, des doigts sales : il attendait plutôt quelqu'un d'autre, un ami qui aurait déjà connu ses goûts et son anatomie. Alexandre Doïx, qui est armé, le regarde passionnément un instant, mais n'a pas un geste pour lui interdire d'enfiler un pantalon. Il demande si est présent dans la maison celui qu'on appelle Léonardours. Du lit de Prince, invisible, Léonardours entend la question sans songer à s'habiller : mieux vaut demeurer immobile et silencieux car la fuite serait inutile, on est si vite repéré dans les grands espaces qui entourent Requin jardin. La ruse semble la seule ressource mais Léonardours n'a pas d'idée.



« Léonardours ? Un garçon comme vous et moi. »

A côté, Prince négocie avec le soldat ; il lui demande pourquoi il recherche Léonardours. « Je dois l'emmener », dit Alexandre Doïx. Il lui faut conduire le futur prisonnier dans un camp où on le fera parler. « Vous devez ? », dit Prince. Alexandre Doïx a tort mais ne le sait pas encore. C'est la guerre. « Avez-vous déjà rencontré Léonardours pour lui vouloir tant de mal ? C'est un garçon comme les autres. » Mais il est un garçon tout à fait différent, celui que Prince préfère. « Un garçon

comme vous et moi. » Il n'en sait rien. Il ignore tout d'Alexandre Doïx sinon que brusquement l'autre est indécis. « Un garçon comme vous et moi », répète Prince, il veut dire avec deux bras et deux jambes, un sourire sympathique et des fesses attrayantes. Il a les yeux dans les yeux d'Alexandre Doïx. Prince : « Vous voulez qu'il meure ? Un garçon que vous n'avez jamais vu ! » Oui, justement, maintenant Alexandre Doïx souhaiterait que Léonardours meure, qu'il soit même déjà enterré, ce ne serait pas le premier garçon à être tué.

Il est neuf heures du matin. Prince voudrait que Léonardours ne meure jamais. Alexandre Doïx ne parle plus, c'est lui qui tient un fusil. Prince ne donne aucun argument, il souhaiterait simplement qu'on laisse éternellement Léonardours dans son lit, mais c'est la guerre, il n'y a pas à se soucier des coucheries de chacun et Prince n'est pas habilité à signer l'armistice. Aussi continue-t-il à marchander, torse et pieds nus sur le seuil de Requin jardin : « Savez-vous ce qui se produira si vous livrez Léonardours à vos supérieurs ? Ils l'interrogeront de plus en plus brutalement jusqu'à ce qu'il parle, mais il ne parlera pas. Alors ils expérimenteront sur lui leurs nouvelles tortures. Ils l'attacheront nu à deux barres de fer horizontales. La plus haute sera à plus de deux mètres du sol et il y sera retenu par les mains, elles-mêmes liées par des menottes dont la chaîne passera au-dessus de cette barre. L'autre sera approximativement un mètre en dessous, suffisamment haut pour que ses pieds ne touchent pas le sol et que les muscles de ses bras doivent se tendre en permanence s'il veut éviter que son entrejambe repose dessus. Cette

barre-ci sera coupante comme si elle était faite de lames de rasoir, et on l'élèvera chaque jour de deux centimètres, et les fesses de Léonardours s'élargiront malgré lui, son sexe sera en sang, et on ne le nourrira pas, on le nourrira juste assez pour que son supplice dure et qu'il meure plutôt de faim ou de soif. Et il ne parlera pas. Et il ne hurlera pas. Mais moi je hurlerai et je pleurerai, car je l'aime, car je ne l'aurai pas assez embrassé, pas assez regardé, il ne m'aura pas suffisamment entendu lui dire "Je t'aime". Imaginez cela, imaginez qu'il meure. Que dirait votre ami s'il savait que vous aviez vous-même fait tuer un autre garçon, un amoureux ? »

Or Prince ignore qu'Alexandre Doïx a loin du front un amant qu'il pleure chaque nuit. Le soldat réplique cependant que ses supérieurs sont maintenant au courant de sa visite et qu'un autre militaire l'accompagne (Philippe Lon est resté cent mètres en retrait pour le couvrir) qui souhaite le strict respect des ordres et la mort de Léonardours : c'est donc lui-même, Alexandre Doïx, qui testera les nouvelles barres de torture s'il rentre seul de Requin jardin – et pourquoi se sacrifier pour un garçon qu'il n'a jamais vu ? Mais Prince : « Que dirait votre amant ? Voilà que vous tuez les garçons. Pensez à leur corps, leurs odeurs. Pensez qu'ils s'aiment et que vous surgissez au milieu d'un lit pour séparer les amoureux et en envoyer un se faire découper au rasoir. Pensez que vous avez tort. Pensez à vous qui vivrez peut-être encore quand la guerre sera finie, qui rencontrerez d'autres garçons ayant combattu on ne sait dans quel camp. Pensez à moi qui me ferais fusiller souriant à la place de Léonardours pour qu'il puisse un jour se

vanter qu'on est mort pour lui. Pensez à Léonardours lui-même s'il vous entend...

— Je reviendrai cet après-midi », interrompt finalement Alexandre Doïx.

Il revient l'après-midi, le lendemain et les jours suivants. Il porte des bottes odorantes d'avoir traversé droit des cours de ferme. L'uniforme lui sied. Prince est désormais habillé à chacune des visites du soldat, il s'est montré nu par inadvertance. Lui ne porte pas d'uniforme. Alexandre Doïx s'assied dans un fauteuil confortable et ils parlent au coin de la cheminée. Le soldat relève parfois les manches de sa tunique jusqu'au-dessus des coudes, dit qu'il a déjà assisté à des scènes de torture. Prince ne sait pas quoi regarder : les hautes bottes sales et moulantes le séduisent, mais le pantalon trop large aux cuisses aussi, et les avant-bras nus d'Alexandre Doïx. « Assisté à des scènes de torture, on n'entend pas les hurlements. » Tandis que Prince n'a jamais vu supplicier personne qu'au cinéma. « On n'entend pas les hurlements. On observe les corps se meurtrissant, et les cris ne forment qu'une expression du visage. La victime paraît vraiment malheureuse mais il ne tient qu'à elle de parler. Pour ne pas s'ennuyer, les bourreaux doivent faire preuve d'une imagination sans faiblesse, et on n'a pas à leur demander de s'arrêter — à quel titre m'en mêler alors que j'aime aussi les garçons nus et que je n'attends aucune révélation ? Je n'ai pas besoin, moi, que des gens avouent. »

Ils discutent victimes et bourreaux des après-midi

entiers. Alexandre Doïx a déjà vu tant de cadavres, certains encore vivants, souffrant. Il y a mille supplices, et la guerre met en scène des fantômes luxueux en temps de paix. Alexandre Doïx a vu un vieillard attaché aux barreaux de sa cellule que chaque gardien fouettait au sang à tour de rôle et dont la peau tombait par plaques. Il a vu un jeune homme têtu persister à se taire quand on l'offrit aux autres prisonniers, ses alliés, qui le violèrent dix heures durant en le rouant de coups telle une prise ennemie, comme les geôliers le leur avaient ordonné en leur confiant l'adolescent. Il a senti cent fois sa bite bosseler son pantalon parce que des gens, des garçons, pleuraient autour de lui d'avoir découvert quelque chose de plus sensible que la douleur. Devant le spectacle, il a souvent mouillé son slip les mains dans les poches sans que personne n'en sache rien, sauf Prince aujourd'hui — et Léonardours court toujours.

Les deux garçons se promènent dans la banlieue de Salamor. C'est un charnier. On se bat autour d'eux, mais suffisamment loin pour qu'ils croient ne risquer rien. Il pleut, et même la boue est ensanglantée. Il faut se hurler les mots à l'oreille pour s'entendre au milieu des coups de feu et des bombardements d'avions de chasse, de chars et de bazookas. Alexandre Doïx demande à Prince de baisser froc et slip. Son pantalon descend sur les bottes du garçon, recueille la boue, entrave sa marche. Le soldat le pousse brutalement par derrière et il tombe agenouillé dans la gadoue, empêtré. Il lève les fesses. Autour d'eux, les cadavres s'entassent.

Alexandre Doïx, toujours armé, pénètre d'abord Prince avec le canon de son revolver. Il y a une seule balle dans le barillet et le soldat a l'idée d'une partie de roulette russe pornographique. Prince n'en veut pas mais on joue quand même. La balle ne part pas. Alexandre Doïx récupère son arme merdeuse et enfonce le visage de Prince dans la boue pendant qu'il le pénètre pour de bon. Les oreilles dans la gadoue, c'est soudain le silence pour l'enculé, comme si aucune bataille n'avait lieu à Salamor, comme s'il était calme amoureux dans son lit à côté de Léonardours. Des agonisants qui se sont traînés jusque-là gémissent à deux ou trois pas d'eux. Le soldat se remue de plus en plus vite, la main gauche agrippée aux cheveux de Prince et le revolver dans la droite, si un adversaire surgissait menaçant (les puritains aussi vont à la guerre). Alexandre Doïx est alors sur le point d'être heureux, et bientôt c'est fait, il jouit dans Prince qui continue à se balancer, l'enculé a encore besoin de quelques secondes, quelques secousses, et soudain ça y est aussi, il pense à Léonardours si beau dont il prononce le nom en déchargeant car il vient de vivre une fameuse scène et son meilleur amoureux en aurait été le plus digne.

Léonardours quitte Prince peu de temps après la première visite d'Alexandre Doïx. Quand le soldat a dit « Je reviendrai cet après-midi », Prince va retrouver Léonardours qui a tout entendu et, toujours nu, sourit à son amoureux et prépare un petit bagage. Pendant ce temps, Prince a ôté le pantalon mis en hâte. Ils ont quelques heures devant eux pour refaire l'amour. Plus tard, Léonardours momentanément rassasié examine la carte, apprend par cœur les instructions. Il doit traverser les lignes ennemies pour rencontrer des alliés fiables et l'essence est toujours réservée aux véhicules militaires : pas d'abri sûr avant une bonne semaine de marche. Il voudrait emmener Prince avec lui mais, à deux, ils n'ont aucune chance, et son amoureux lui sera plus utile en sécurité. Mais il ne s'agit pas de sécurité, il voudrait l'emmener avec lui pour le caresser à chaque instant, pour toujours le voir et l'entendre, être heureux lui serait le plus utile.

Léonardours s'enfuit. Soudain il ne se retourne plus vers Prince, il est parti. L'amour est ensorcelant. Il n'y a qu'un danger : ne pas être avec Prince, le fuir, s'endormir seul le soir et rêver en vain à son amoureux. Et justement Léonardours quitte Prince, le fuit, couche seul dans la campagne le premier soir et ne dort pas, l'herbe est humide, il rêve vainement à son amoureux. On est insomniaque quand Prince est à quelques heures de marche de soi et qu'on ne pense qu'à s'enfermer dans ses bras ouverts qu'il ne demande qu'à serrer.

Où on voit la guerre séparer Prince et Léonardours et les deux héros vivre chacun mille aventures, courir dans la forêt, dormir dans un arbre, fuir à vélo, trahir et être fidèle, rencontrer d'autres garçons, dépuçeler un enfant gentil, tester malgré soi de nouveaux instruments de torture, risquer d'être bavard, tout sacrifier, oublier la couleur des yeux de l'adoré — jusqu'à ce que, toujours amoureux, peut-être ils se retrouvent.



9 782867 440755

Dessin de couverture : Gérard Bitton.
Maquette : Jean-Pierre Reissner.

ISBN : 2-86744-075-0

F1 0075-87-1

72,00 FF

Extrait de la publication